

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 38 (1900)  
**Heft:** 36  
  
**Artikel:** Une cime vierge  
**Autor:** V.F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-198326>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

assez souvent interrompre le cours des voyages d'un peu longue haleine.

Si les commodités que nous possédons pour nous rendre d'un lieu à un autre n'existaient pas pour nos aïeux, il ne faut cependant pas croire que les séjours un peu prolongés en diligence fussent forcément ennuyeux. La perspective d'être pendant de longues heures enfermés ensemble dans un espace exigu, rapprochait les voyageurs, et pour tromper la distance, on liait conversation avec ses compagnons, et l'on parvenait, sans trop d'ennui, à destination.

Un auteur très gai, M. Gaudard de Chavannes, a fait le récit d'un voyage de Genève à Londres, en passant par la Suisse, qui nous apprend de quelle manière on parvenait à se distraire durant ces journées passées en diligence.

Pour gagner la capitale de l'Angleterre, notre voyageur part de Genève le 30 septembre 1760; il suit la rive du Léman, passe à Lausanne, Moudon, Payerne, Avenches, Morat, Berne, Soleure, Liestal et Bâle; puis il traverse du sud au nord l'Allemagne, alors bouleversée par la guerre de 30 ans, et s'embarque en Hollande, pour arriver à Londres le 5 décembre, après midi, soit 66 jours après son départ de Genève.

Nous ne le suivrons pas dans tout son voyage, quoiqu'il soit de plus en plus intéressant; nous nous contenterons de l'accompagner de Lausanne à Moudon.

Mais laissons la parole à M. G. de C., car une grande partie du charme de son récit est dans le style moitié badin, moitié sérieux dans lequel il est écrit. L'auteur est accompagné de son fidèle épagneul, *Castor*, inséparable compagnon de ses pèlerinages.

« Nous sommes partis de Lausanne le 1<sup>er</sup> octobre 1760, à 2 heures après-midi, nous dit-il, et avons trouvé dans le coche deux femmes d'un gros embonpoint, un peu âgées, vêtues bourgeoisement, qui occupaient le derrière. Deux petits hommes grêles, l'un genevois, l'autre français, se sont placés sur le devant, *Castor* sur le marche-pied, et je me suis enchassé entre les deux dames. « Bon ! a dit l'une, nous serons un peu serrées, mais nous en serons moins cahotées. »

Et la marche a commencé.

Enveloppé de ces deux masses,  
Je respirais à peine et je me disposais  
A me placer entre les deux carcasses  
Du Genevois et du Français.

Lorsque le carrosse s'est arrêté à la porte de St-Pierre, un ministre d'une corpulence merveilleusement grasse et épaisse a paru à la portière, et après avoir considéré mes voisines et moi d'un air mêlé de surprise et d'indignation, et sans daigner nous saluer : « Cocher, s'est-il écrié de sa grosse voix, qu'est-ce à dire ? ne m'étais-je pas réservé une des places de derrière, et les voilà toutes les trois occupées ? »

« — Monsieur le pasteur, lui ai-je dit en me levant, placez-vous là, puisque vous préférez le derrière, mais je crains fort que ce petit espace ne vous suffise pas. » Et je me suis jeté sur le devant.

Le massif ministre aussitôt  
Est pesamment monté sans dire mot,  
Et d'une grâce singulière  
A trousse méthodiquement  
De son lugubre vêtement  
Les longues basques de derrière,  
Et de l'objet que nos dames ont vu,  
Plus gros trois fois que pleine lune,  
Et de matière abondamment pourvu,  
Il en a laissé choir la moitié sur chacune.

Cette cruelle chute a excité un duo de clameurs aiguës, entrecoupées de : « Ah mon dieu ! miséricorde ! je suffoque, je vais mourir, je meurs, je suis morte, père éternel ! »

Patience, a dit le pasteur,  
Quoi donc, un si léger malheur  
Cause un tel trouble dans vos âmes ?  
Là, là, là, calmez-vous, mesdames,  
Je vais vous délivrer soudain,  
Finissez cette crierie,  
Cessez de prendre, je vous prie,  
Le nom de l'Eternel en vain.

« Ma foi ce n'est point en vain, dit l'une, vous nous foulez, vous nous écrasez, on n'y tient pas. » « Juste-ciel ! dit l'autre, quel tourment ! quel horrible supplice ! »

Et le gros homme agita à droite et à gauche, ses larges hanches, tandis que les grosses bourgeoises s'efforçaient à donner aux leurs tout le rétrécissement possible en continuant leurs lamentations. Sans mentir, c'était un spectacle ravissant que l'agitation de toutes ces hanches, mais à mon grand regret il a été de courte durée.

Au bout de deux ou trois minutes, le bon pasteur s'apercevant qu'il s'en fallait d'environ un pied pour qu'il pût atteindre la banquette, mit fin au combat et se leva.

Le cocher croyant que tout était arrangé, fouetta dans ce moment ses chevaux, ce qui fit perdre l'équilibre au ministre qui, tombant en avant, donna du ventre contre le Genevois, qui le repoussa contre moi, qui l'ai repoussé contre l'autre dame, qui le repoussa contre le Français, qui le repoussa contre la portière.

Durant cette scène inouïe, nos bourgeois s'égozillaient à crier : « Arrête, arrête ! »

Et *Castor*, ému de frayeur,  
Pour mettre fin à ce désordre,  
Heurloit en s'efforçant de mordre  
Le gras des jambes du pasteur.

Le cocher s'apercevant du trouble, par l'ébranlement surnaturel de la voiture, et les clameurs qui en sortaient, a arrêté et est accouru à la portière : « Que diable est-ce donc que tout ce train-là ? » s'est-il écrié ; Mon ami, lui a répondu le ministre en rajustant sa perruque, et reprenant son souffle, puis-je pour mon argent m'établir dans votre coche ?

— Pourquoi non, n'y a-t-il pas six places, trois à chaque fond, et vous n'êtes que six personnes, ce me semble ?

— C'est bien dit, mais il y a personnes et personnes ; voyez, je vous prie, l'espace qu'on laisse à la mienne, et jugez s'il est possible qu'elle s'y insinue...

Parbleu, jugez vous-même s'il est possible de vous arranger en mettant ainsi tout le gras d'un côté et tout le maigre de l'autre, il faut un peu les entremêler.

— Comment donc, le gras et le maigre, qu'entendez-vous par là et qu'avez-vous dire ?

— Je veux dire que vous vous placiez sur le devant, et qu'un de ces trois messieurs qui sont beaucoup moins chargés de cuisine se place entre ces deux dames...

— Moi sur le devant ? y pensez-vous, mon ami, d'oser faire une telle proposition à un homme de mon caractère ?...

— Ah, ma foi, pardon monsieur le pasteur, je ne pensais guère dans ce moment à votre caractère... Mesdames, que l'une de vous deux ait donc la complaisance, en considération du caractère de monsieur le pasteur...

— Ah vraiment, ce ne sera pas moi, s'est écrié l'une.

— Ah vraiment, ni moi non plus, glapit l'autre.

— Eh bien ! vraiment, dit le pasteur, il est cependant bien étrange qu'un homme de mon caractère... Et s'adressant à nos trois maigres figures : « Messieurs, que le plus mince de vous ait donc la bonté de s'introduire dans ce détroit, et je prendrai sa place ». Le Genevois, à qui cette qualité ne pouvait être disputée, a accepté l'invitation, et le coche a repris sa marche.

Ce ministre, à sa morgue pastorale près, étoit un aimable homme, d'un esprit jovial, qui nous a régalez de jolis contes, dont nos dames ont ri de tout leur cœur en secouant leurs grosses épaules ; elles en ont été si contentes, qu'elles lui ont offert à diverses fois de changer de place, ce qu'il n'a point voulu accepter.

Les gens à larges bedaines ont ordinairement l'humeur gaie ; la conversation n'a pas tari jusqu'à Moudon, où nous sommes arrivés nuit close.

Ah non ! on ne s'ennuyait pas en diligence ! Sans doute, la compagnie n'était pas toujours si gaie. Mais pour un caractère pas trop porté à la mélancolie, il y avait toujours de nombreux sujets de distractions.

Prieuré de Pully, le 18 août 1900. Ch. BL.

### Une cime vierge.

Théophile Z... est un maniaque de la montagne. Il y va non en naturaliste ou en paya-

giste, ni même simplement pour le plaisir de la marche, mais afin d'allonger la liste de ses ascensions dans son *Alpine-Book*. Il note dans ce livre, par ordre chronologique, toutes ses escalades. La première est celle de la dent de Vaulion, le 15 juillet 1877 ; la dernière, celle d'un méchant roc vierge et sans nom, de la chaîne des Verreaux, au-dessus de l'alpe d'Outhio. Elle porte la date du 5 août 1900, écrite à l'encre rouge, comme toutes les dates de ses « premières ». C'est sa 893<sup>me</sup> ascension. Théophile Z. compte bien arriver à sa millième. Il a calculé, en additionnant les altitudes des cimes par lui « faites », qu'il a gravi jusqu'ici 1,752.995 mètres, soit en moyenne 1972 mètres par ascension.

Au rebours de tant d'alpinistes, Théophile Z. n'assomme pas ses amis du récit de ses prouesses. Il ne les raconte pas non plus dans les journaux, bien qu'il soit abonné à tous les périodiques traitant d'alpinisme et qu'il fasse partie des clubs alpins suisse, français, italien et autrichien. Il serait au reste assez embarrassé de dire ses impressions et de vous renseigner sur les beautés des paysages alpestres ; car, encore une fois, les excursions ne l'intéressent que pour autant qu'elles lui permettent d'ajouter quelques lignes dans son registre.

Ce registre occupe la place d'honneur dans sa cabane de Lausanne. Il faut vous dire que Théophile Z..., bien qu'il habite la ville, a fait de sa chambre une hutte de club alpin. Le plafond, le plancher et les parois en sont en mélèze et les meubles rustiques en bois de pin arole. Dans un angle se trouve un petit fourneau de fonte sur lequel il fait sa popote. Des rayons chargés d'ouvrages traitant d'alpinisme et des trophées de piolets, de crampons, de cordes, de chaussures ferrées et de pipes ornent les boiseries. Pour sièges, trois ou quatre escabeaux et, en guise de lit, un cadre en sapin s'élevant à un pied du plancher et garni d'une simple paille et de quelques couvertures de laine. Cuisine, chambre à coucher, salle à manger, cabinet d'étude et salon, tout ne forme ainsi qu'une seule et même pièce.

Il vit là depuis vingt ans, heureux comme pas un et ayant perdu entièrement le souvenir de ses déboires en amour.

Chose qui parut phénoménale à son entourage, Théophile Z... avait, en effet, cessé un temps de gravir des cimes pour faire la cour à une voisine, une jeune Anglaise, férue comme lui de la montagne.

L'ascensionniste en jupons ne s'était pas montrée insensible à ses avances. On avait échangé assez rapidement l'anneau des fiançailles, et l'on élaborait déjà le programme du voyage de noces : escalade des Diablerets et de l'Oldenhorn et séjour au col du Sanetsch. Mais un point divisait les fiancés, celui du logement matrimonial. Théophile Z... assurait que sa « cabane » suffirait amplement, quitte, lorsque la famille s'augmenterait, à étagier des couchettes au-dessus du châssis qui lui servait et lui sert encore de lit. La future M<sup>me</sup> Théophile aurait encore accepté cette combinaison, à la condition que la cabane abritât aussi son piano.

Un piano dans une cabane de club ! Théophile Z... en levait les bras au ciel.

— Ma bien-aimée, ma Jungfrau chérie, venez dans ma cabane avec un ocarina, une harmonica à bouche, un accordéon même, mais, de grâce, pas de piano, si non tout est rompu entre nous.

— Mon Finsteraarhorn adoré, vous aurez votre Jungfrau avec le piano, ou vous ne l'aurez pas.

— Non, fausse alpiniste, non, ma cabane ne verra ni piano, ni une sacrilège telle que vous... Adieu pour toujours.

— Oh ! oui, pour toujours adieu, glacier à face humaine !

Ils ne se revirent plus, et Théophile, pour se consoler, « fit », cette année-là, vingt-deux cols et trente-huit pics. Dès lors, il n'a plus offert à aucune femme sa cabane ni son cœur.

En revenant, il y a un mois, de la chaîne des Verreaux, Théophile a trouvé chez lui un billet de son cousin Samuel, dit Samin, qui l'invite à passer quelques jours à sa ferme de Praz-Cordzon, non loin des Cornes-de-Cerf. Bien qu'il lui en coûte de rompre avec ses habitudes, Théophile a accepté ; aussi bien ne rumine-t-il pour le quart d'heure aucun projet d'ascension.

Mais Samin, lui, qui récolte des simples, et qui marche volontiers, a en tête quelques petites excursions : « Théophile est monté sur le Mont-Blanc et sur le Cervin, mais il ne connaît pas le Jorat ; je vais le lui montrer, se dit-il. » Et il se fait d'avance une joie de promener le grand alpiniste à travers les sapinières profondes.

En approchant de Praz-Cordzon, Théophile aperçoit Samin et toute sa famille qui s'en viennent à sa rencontre en lui faisant des signes amicaux.

— Eh ! adieu, cousin, te voilà pourtant une fois. Merci d'être venu, tu nous fais un grand plaisir à tous, dit Samin.

— Vous ne serez pas aussi bien traité qu'à la ville, ajoute sa femme, mais tout ce qu'on a on vous l'offre de bon cœur.

Et voilà les braves gens de défaire Théophile des bagages qu'il a apportés, de son sac de touriste, de sa corde et de son piolet.

— Que du dianstre veux-tu faire de tout ce commerce ? lui demande Samin.

— Je ne sors jamais sans mon attirail de course, mon cher Samin ; quand bien même il ne m'est, comme ici, d'aucune utilité. C'est un pli, un tic, si tu veux ; mais je suis trop vieux pour m'en défaire.

— Bon, bon, repart philosophiquement Samin, chacun ses habitudes.

Théophile est depuis deux jours chez ses cousins qui le choient de toutes façons. Samin, qui ne démord pas de son projet de lui faire admirer les beautés du Jorat, lui propose pour dimanche une partie de forêt.

— Peuh ! mon pauvre Samin, que veux-tu que tes forêts me disent ! Si encore il en émergeait quelques sommets !

— Des sommets ! nous en avons aussi. Je parie que tu n'es jamais allé à la tour de Gourze, ni à la Tornire, ni à la Montagne du Château, ni au Signal de Manloup, ni à celui de Morrens ou de St-Cierges.

— C'est vrai, je ne connais pas ces hautes montagnes. Mais ça ne dépasse pas huit ou neuf cents mètres et elles n'ont pas un pouce de terrain qui ne soit piétiné cent fois par an. Non, décidément, mon brave Samin, tes sommets ne me tentent pas. Laisse-moi continuer à jouir du charme de ton verger ou bien offre-moi une cime vierge.

— Je te l'offre.

— Tu n'est pas sérieux. En plein Jorat, une cime réellement vierge ?

— Tout ce qu'il y a de plus vierge.

— Son nom ?

— Elle n'en a pas encore. Je te laisse l'honneur de la baptiser.

— Et où la prends-tu ?

— Dans le massif de la Montagne du Château, à deux heures d'ici.

— Et tu m'assures encore que jamais pied humain ne l'a foulée ?

— J'en mets ma main au feu.

— Alors, je suis ton homme.

Le dimanche suivant, Théophile et Samin s'engagèrent dans les profondeurs du bois du

Grand-Jorat, franchissant les ruisseaux des Liaisettes et de Craivavars, puis les multiples bras de la Bressonnaz naissante. En deux heures, comme l'avait dit le campagnard, ils furent à la montagne du Château, la plus haute sommité du Jorat après le Pèlerin.

A travers les sapins qui la recouvrent, Théophile cherchait en vain du regard le roc inaccessible dont il se promettait la conquête.

— Et ta cime vierge, Samin ?

— La voilà droit au-dessus de ta tête.

Et Samin montre à l'alpiniste la cime d'un sapin blanc gigantesque.

— Tu vois, ajoute-t-il en riant, que le tronc est dépouillé de ses branches jusqu'à trente ou quarante pieds de haut et qu'il est trop gros pour qu'on y puisse monter. Il n'y a donc que les corbeaux qui se soient perchés jusqu'ici à son sommet.

Théophile trouva la plaisanterie de si mauvaises goûts qu'il revint à Praz-Cordzon sans dire mot et qu'il prit congé le soir même de son fumiste de cousin. V. F.

### Lo café dè la Seringue, à Dzenèva.

Po clian que ne cognassont pas cein que lè que lo café dè la Seringua, vé lo lào z'es-plica.

Eh bin lè on espèce dè restaurant avoué dâi grantè tråbliè et dâi chòlès dè coutè. Dessus lè tråbliès lài a duè reintzès d'écouallès ein fei blianc que son liètiàies avoué onna tseinetta po qu'on ne pouèssè pas lè robâ ; kâ ia adè pè lo mondo dâi dzèins que quand iè s'einvont dè quoquiè pà, se ne preignent rein, lào simbliè que l'ont a obliia quèi.

On ne vo sai què dâo café a dou sous la rachon et payi contèint. Quand la pratiqua eintèrè, va s'achetâ à la tråbliè et lo maitrè vint avoué onna granta seringue pllienna dè café et dzzeett !... l'einvouyé onna dzicliiâie dè café dein l'écoualla tant que le sâi pilleinna, tot ein vouaitèint lo gailla dein lo blianc dâi ge ; et se ne baillè pas dè suite sa pice dè dix centimes, lo maitrè repliondzè lo bef de sa seringue dein lo café et fâ machine ein derrâ et renicelliè la rachon, po passâ à on autro lulu.

Lo pourro diabblio que n'a pas d'ardzeint pào sè panna lo mor, kâ pas d'ardzeint, pas dè café.

JEAN ET DE LÉSPAUL.

### Le banc aux mioches.

Que le lecteur nous pardonne ce terme d'argot populaire, mais les enfants dont nous allons parler sont bien des « mioches », petits êtres nés dans les milieux plus ou moins rudes, destinés à une vie de hasards, courant dès leur bas âge des risques auxquels les enfants des classes aisées ne sont point exposés.

Le banc en question se trouve à New-York, à un endroit déterminé, toujours le même, des quais de débarquement pour les émigrés de toute nationalité qui, journellement, viennent se déverser des grands transatlantiques sur la terre hospitalière des Etats-Unis.

C'est un banc en bois, large, carré et très, très usé. Et sur ce banc, on dépose, s'ils ne viennent pas y échouer d'eux-mêmes, les enfants de tous âges ayant fait la longue traversée sans protection aucune, sauf celle que des voyageurs compatissants ont bien voulu leur accorder.

Il y a des milliers d'enfants qui, tous les ans, voyagent ainsi. On les expédie d'Europe, en leur cousant sur leurs vêtements l'adresse à laquelle ils doivent être « livrés », puis on s'en remet à la grâce de Dieu, à la bonté du prochain pour tout le reste. Les personnes qui font ces « expéditions » de colis vivants sont, dans la plupart des cas, des gens peu aisés, souvent très gênés même, désirant se débarrasser d'une bouche qu'ils ne peuvent nourrir, ou des âmes naïves, croyant fermement que de l'autre côté de l'eau tout est pour le mieux, et que le petit pèlerin n'aura qu'à se baisser pour ramasser les tout-puissants dollars.

Ces gens ont des parents aux Etats-Unis, qui sont ou qu'ils croient être dans une situation de fortune meilleure que la leur. Parfois on leur a réclamé l'enfant, et ne pouvant se mettre eux-mêmes en voyage, les voilà qui font le « petit paquet », bouclent le mioche et l'envoient à destination.

Pendant la traversée, ces enfants voyageurs ne manquent jamais de soins. L'humanité, quand on ne la menace pas dans ses intérêts, est très capable de bons mouvements. Les femmes, les hommes, les marins se groupent autour de ce petit être faible, que sa faiblesse même protège. On le surveille, l'amuse, le distrait, le console, le choye même. Dans cette famille de rencontre, il est souvent plus tendrement aimé et mieux soigné que dans sa famille naturelle.

Mais le voyage touche à son terme, tout le monde s'apprête à quitter le bord ; dans la bousculade du débarquement, le mioche est séparé de ses protecteurs attitrés. Il ne sait où aller, personne ne le cherche, ni vient le réclamer, et c'est ainsi qu'il finit par se trouver sur le grand banc en bois, au milieu d'autres mioches qui attendent, comme lui, qu'on ait le temps de s'occuper d'eux.

Les uns, silencieusement, se mettent à pleurer, saisis par le sentiment de leur abandon, d'autres, au contraire, crient à tue-tête, hurlent et se démènent. Il y en a qui, petits humoristes ou philosophes, prennent la chose par le côté plaisant : le nez en l'air, les yeux grands ouverts, ils observent les scènes qui se déroulent autour d'eux. Ce brouhaha leur paraît bien drôle.

Ceux qui pleurent ne restent pas longtemps en détresse. Le département des immigrations a organisé un service régulier pour la réception des enfants venant peupler le fameux banc. A chaque arrivée, deux inspectrices sont là pour s'occuper des petits. Elles consolent, câlinent et s'efforcent surtout de déchiffrer les adresses consues sur les vêtements ou écrites sur des bouts de papier ayant roulé des semaines dans des fonds de poches.

C'est chose difficile ! Les expéditeurs, dans la plupart des cas, ne sont pas grands clercs, et chose plus grave encore, les indications sont, bien souvent, absolument insuffisantes et vagues.

Les braves gens se sont figuré que la cité de New-York ressemble à leur village et qu'il suffit de dire : « L'enfant doit être remis à François Martin, celui qui joue si bien du hautbois et qui gagne tant d'argent à l'Orphéon des Joyeux-Compagnons » — pour que François soit tout de suite trouvé. — Il est parfois très difficile de trouver le destinataire ; il arrive aussi que celui-ci, loin de se trouver dans une bonne situation, est dans la plus noire misère, et qu'il refuse de s'encombrer encore du mioche qu'on lui destine. Souvent aussi, les destinataires habitent très loin de New-York, à Chicago, à San-Francisco, dans les coins perdus de « l'Ouest sauvage. »

Dans tous les cas, les inspectrices prennent, en attendant, la charge des petits abandonnés et cherchent à les mettre en rapport avec les êtres pouvant leur servir de protecteurs. Le bureau spécial, chargé de ces recherches, ayant à faire des prodiges de sagacité, en est arrivé à résoudre des énigmes paraissant insolubles.

La plupart des enfants sont donc envoyés à destination. Quant aux autres, on les rapatrie sur le premier bateau en partance.

Des milliers d'enfants, nous l'avons déjà dit, passent ainsi tous les ans sur le « banc aux mioches », dans le Barge Office de New-York.

Nous serions reconnaissants à nos lecteurs s'ils voulaient nous renseigner sur l'existence d'un pareil banc et d'un service d'inspection analogue au Havre, par exemple, soit pour l'expédition des enfants aux Etats-Unis, soit pour leur arrivée en France.

(Le Signal, de Paris.)

K. SCHIRMACHER.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

**HOTELS, PENSIONS, RESTAURANTS  
LIVRES DE BONS  
numérotés et perforés,**

PAPIER DE COULEURS DIFFÉRENTES

**Papeterie L. MONNET, Lausanne.**

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.